



**La Nuit
recomposée**
Jocelyn Lagarrigue

Quidam éditeur

MADE
IN
EUROPE

La nuit recomposée

Jocelyn Lagarrigue

La nuit recomposée

Roman



Quidam éditeur

© Quidam éditeur, 2022

ISBN : 978-2-37491-263-9 / ISSN : 1779-7888

Dépot légal : janvier 2022

Première édition

www.quidamediteur.com

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi *livre*

Illustration de couverture : © Mélanie Laurent

Conception graphique : Hugues Vollant

Mise en pages : Atlant' Communication

Le logo est de Mœbius que nous remercions
de sa générosité spontanée.

Pour Valérie

À la mémoire d'Olindo Bolzan

« Les hommes d'honneur partent en quête
de la vérité des merveilles qui les épouvantent. »

Lancelot du Lac

« Penser fort, jouer doucement. »

Piotr Fomenko

Prologue

Je suis allongé sur un banc de sable par trente mètres de fond. Mon corps subit une pression hydrostatique importante, un massage puissant de tous les muscles ; mes poumons ont la taille de deux oranges sanguines, mon squelette est sous le joug du courant, un mouvement incessant, un rouleau à pâtisserie. Le sel devient concret. Avant je disais la mer est salée sans savoir de quoi il retournait. Ce matin, c'est différent, le sel existe – *Dieu aussi*, et il exerce sa pression sur tous les pores de ma peau.

Le ciel n'est plus le ciel, c'est une armure noire, elle se déploie immense. Des comètes dorées viennent s'écraser sur mon visage fripé par les profondeurs ; j'ai la tête d'un nouveau-né. La sensation de bien-être est totale. Je quitte le quotidien pour d'autres horizons, c'est un nouveau départ et c'est excitant.

Une daurade vient à ma rencontre et me salue d'un clin d'œil. Cette familiarité indique qu'elle me connaît, elle délivre son message : *le temps est élastique, il faudrait peut-être remonter*.
Maintenant.

Comment en suis-je arrivé là ? C'est la question des hommes qui touchent le fond et sont surpris lorsque le fond se dérobe à nouveau sous leurs pieds. Art de la chute, art de la fuite. Les

poignets attachés, le souffle court, je repose sur un brancard depuis trois quarts d'heure déjà. La sirène, le bruit du moteur dans la nuit, le tube dans la gorge, les hommes autour qui s'agitent, ne sont qu'une seule et même question : veux-tu vivre ou mourir ? Simple et direct, sans arabesques ni coquetterie, la vie me demande si je jette l'éponge, si j'abandonne ou si j'ai la force de revenir, un peu comme un boxeur crucifié dans les cordes, dont on se demande s'il va pouvoir tenir, s'il ne va pas craquer sous la déferlante de coups.

Je suis dans le coma et je viens d'arriver aux urgences ; il est quatre heures du matin et il fait très froid ce 21 novembre. Rapidement pris en charge par le personnel hospitalier, harnaché d'une armée de cathéters, je suis intubé jusqu'au fond de l'aorte. Une sonde dans le sexe me signifie que je suis à l'hôpital – gagné, je suis arrivé à destination. La sonde dans le sexe, c'est la réalité, la chaîne du chien dans un refuge : je n'irai pas plus loin, ne sortirai plus, la comédie est finie.

Tu as entendu l'infirmière railler la taille de ton sexe lorsqu'il a fallu enfoncer la sonde dans l'urètre ? Ou n'était-ce qu'une hallucination auditive, l'expression d'un complexe masculin, ta virilité malmenée dans une situation embarrassante – nu devant des étrangères, du vomi plein les bronches, un pronostic vital engagé, et une hypothermie à trente-quatre sept ?

Je prie les dieux de m'accorder la délivrance de ma pénible veille... Eschyle flotte dans ma tête, mots et mantras contre le mauvais œil. Eschyle est un ami de longue date, toujours présent dans les moments délicats. Cette nuit encore je guette le signe du flambeau, l'éclair de feu apportant la nouvelle et l'histoire de la prise de Troie.

On m'a installé au cinquième étage, aux soins intensifs, sur un lit barricade. Mes bras aux veines saillantes sont parsemés

d'aiguilles. Je suis recouvert d'un drap vert pâle. Mes cheveux sont noir électrique et ma peau est si blanche qu'elle scintille dans la pénombre. Mon corps, c'est une planche d'anatomie, un danseur que Rodin a croqué rapidement au fusain, une adolescence grecque qui persiste malgré mes quarante et un ans. Les tuyaux qui m'assistent et les pulsations sonores finissent de donner un air futuriste au tableau – *je suis à l'hôpital, le Messie est revenu.*

Il a fallu me déséquiper, j'ai vomi à plusieurs reprises. C'est une opération qui demande du métier. L'anesthésiste en chef a fait son travail, intuber, détuber, puis intuber à nouveau, les infirmières m'ont nettoyé plusieurs fois. C'est douloureux mais je ne sens plus rien, je suis dans un autre monde, plus bas, beaucoup plus bas. L'hôpital le froid les médecins l'infirmière le Samu le tube dans la gorge la sonde dans l'urètre le jour qui se lève, peut-être n'est-ce qu'un rêve – un rêve pour distraire la mort, la retarder en chemin, lui raconter l'histoire d'une vie, l'histoire d'un souffle.

La réalité se dilate, l'imaginaire prend la barre et m'offre plusieurs chemins, je n'en choisis aucun.

Je descends à Saint-Michel plutôt qu'à Odéon, je finirai à pied jusqu'au théâtre, un pèlerinage à la sauvette avant d'attaquer les répétitions. Je sors place Saint-André-des-Arts, il fait beau, l'air est sec, il vient flatter mes « poumons de flanelle ». Les cafés alentour s'affairent en ménages superflus – quelques coups de balai sur le trottoir, de l'esbroufe pour signifier qu'ici « chez nous », c'est propre, contrairement aux voisins. Les devantures pseudo modernes et le concept « lounge » ont fait des dégâts considérables. Les troquets à l'ancienne et leur zinc authentique ont cédé la place aux banquettes simili cuir, le marron-nasse partout l'emportant sur le carmin.

Je ne suis pas revenu depuis des années et je compte sur le Quartier Latin pour me donner de la force. On mise beaucoup sur le passé quand on appréhende le présent, comme un piètre joueur de casino, avec ses manies, ses gris-gris pathétiques, mêmes gestes, mêmes lieux, parce qu'ici on a déjà gagné au moins une fois. Les lieux nous définissent plus qu'on ne veut le reconnaître, leur empreinte est un parfum subtil qui distille des effluves sucrés, un piège à mouches pour les souvenirs.

Une grosse boule dans la gorge. J'ai fait une nuit blanche, je suis à cran, je pète comme du verre. Depuis vingt ans, rien n'a changé. Le trac du premier jour que l'on masque avec des

cafés, cigarettes, embrassades hystériques entre acteurs, puis re-cafés, re-cigarettes, avant de se diriger dans la salle de répétition, la trouille au ventre, un sourire de circonstance, unique rempart contre le doute.

Vais-je pouvoir y arriver, encore une fois, une dernière fois ?

Depuis l'accident, je me perds dans la contemplation des gouttières, leur angle aigu et pointu. Un acte enfantin et naïf pour saluer le cosmos et le remercier d'être toujours en vie : je suis ainsi, un mystique à temps partiel. Depuis la place, je fixe donc l'angle d'une gouttière, pile en face de moi : le zinc qui la compose, les nuances de gris dues à la pluie, aux chiures des pigeons, à l'usure. Me voilà rassuré. Mes pouvoirs magiques sont en état de marche. Les retrouvailles avec le metteur en scène et la troupe vont bien se passer. J'ai la force d'affronter un troupeau d'acteurs resté sur terre. J'ai vu l'autre rive, eux non.

Au 23, rue Saint-André-des-Arts, je scrute avec émotion le deuxième étage, comme si quelqu'un allait ouvrir la fenêtre, une femme. Mais non, rien, personne ne se penche. Dans la rue, même cirque que sur la place, kébabs et consorts jettent de l'eau chaude sur le goudron gelé. Une fumée aux relents de citron industriel en sort – démonstration de compétence, variation sur l'hygiène, une façon de me dire que Monsieur Elie, l'épicier d'antan, a disparu, dilué dans l'eau de javel, remplacé par un marchand de bijoux orientaux. Monsieur Elie et son épicerie minuscule, ses mignonnettes d'alcool devant lesquelles étaient inscrites en lettres noires, en lettres capitales : *I TOUCH, I BREAK, I PAY*. Génie du bon sens, outre les anecdotes interminables qu'il distillait volontiers lorsque après plusieurs années d'observation il vous jugeait assez mûr pour les apprécier, whisky en main et cigarette au bec. Le même, très tard après la fermeture du magasin, se réfugiait dans un cagibi

pour y peindre des reproductions de Manet ou de Renoir, son bon plaisir. Monsieur Elie portait, été comme hiver, une casquette de baseball, d'où sortaient de longs cheveux frisés très fins, des lunettes fumées encadraient son visage basané et un jaguar plaqué or pendait à son cou. Il racontait comment lui, le petit Juif tunisien, avait guidé des soldats allemands dans les ruelles de Tunis, les fesses calées sur l'aile d'un side-car, avant de se ruiner des années plus tard dans un casino à Monte-Carlo en perdant un million de francs en une nuit. De Tunis à Paris en passant par Monaco, son vice c'était le jeu...

Et toi, quel est ton vice, Antoine ?

C'est au 23 rue Saint-André-des-Arts, à côté de chez Elie, en face de la Rose de Tunis que je partageais avec Esther un studio de vingt mètres carrés, quinze ans auparavant. Des années de bonheur, l'insouciance de la jeunesse, un amour puissant entre nous, une vie de fêtes, des amis acteurs ou sorbonnards se succédant pour boire chanter danser dormir, entassés les uns sur les autres contre les murs blancs.

Esther et moi, nous nous étions rencontrés à la Sorbonne. Bernard Raffalli, notre professeur de lettres, dandy et grand poète de l'existence, Bernard nous surnommait Roméo et Juliette. Je ferme les yeux, je vois Esther s'extraire du couloir minuscule de notre immeuble pour s'engager dans la rue et traverser la place Saint-André, vêtue d'une jupe fourreau bleu marine, chaussée d'escarpins « flamenco » finissant une allure « électrique ». Esther « petit front », des yeux noisette à peine bridés, de longs cheveux châtain foncé qui tirent sur le brun, sans y parvenir tout à fait. Sa peau blanche et ses traits fins lui conféraient un air de sainte, sa démarche, ses jambes moyennes dont on devinait la musculature puissante la rendaient inaccessible pour le commun des mortels. Une icône fière d'en être une

et l'assumant tout à fait, lorsque son regard vous déshabillait au coin d'une salle de cours ou dans un bar enfumé. La madone, avec la bonté humaine en héritage – cette bonté qui vous encombre et dont on ne sait que faire à la fin, tant elle est présente.

Au départ, Esther était promise à Laurent, mon meilleur ami. Mais il y avait eu trop d'hésitations entre eux, trop de politesses, et sur un malentendu et un glissement dont la vie a le secret, j'ai fait ma déclaration un soir d'hiver, dans un petit bar bondé d'étudiants. L'inspiration et l'éloquence ont fait basculer nos vies. Jamais depuis je n'ai réitéré pareille chose, c'était un pistolet à un coup. J'avais bu ce qu'il fallait de vin pour oser. Esther s'est levée d'un bond et m'a dit : Je me sens belle ! Avec cette conviction inébranlable des femmes touchées par la grâce, sûres de leur puissance érotique. Elle m'a pris la main et la minute d'après, nous traversions le boulevard Saint-Germain à vive allure pour finir chez elle.

La blancheur des murs fut la première sensation lorsque je pénétrais son studio – l'étincellement de blanc dans la rétine, avec Esther en ombre chinoise. Elle cuisina ce soir-là des épinards qu'elle décongela avant d'ajouter du Tabasco dans la poêle – un aphrodisiaque pour faire l'amour des heures durant. Cette première nuit, Esther n'était pas belle mais resplendissante, elle brillait, son visage changeait d'expression au moindre contact, c'était une mer agitée, comme si ses ancêtres se bousculaient pour apparaître devant moi. Sa peau si douce, ses seins parfaits, l'odeur de cuir et des bas noirs, qui émanait des escarpins sur le plancher, ses cheveux épars sur les épaules lorsqu'elle me chevauchait et, – un orgasme –, frappée en plein cœur par une flèche invisible, le torse et le cou maculés de minuscules taches roses, ses yeux ahuris dans les miens. À vingt ans, nous savions jouir depuis des siècles, la confiance en nos

corps est née cette nuit d'hiver – elle distille encore aujourd'hui une tendresse rare, malgré les trahisons et les coups tordus que la vie nous réserve.

Planté devant l'immeuble, accompagné de ces souvenirs, je ne parviens pas à trouver le calme dont j'ai besoin. On vient flatter le passé en espérant un petit retour en échange, mais le temps n'aime pas les mendiants. Il faut que je prenne rendez-vous chez Weil, je l'appelle dès que je sors des répétitions. Emmanuel Weil est le psychiatre qui me suit depuis des années. Un homme d'une soixantaine d'années, pragmatique, plein de bon sens et qui préconise à tort ou à raison une psychothérapie plutôt qu'une psychanalyse. Un garagiste à l'ancienne plutôt qu'un concessionnaire. Weil bidouille, rafistole et me rassure comme il peut : Vous êtes un artiste et il ne faut pas bousculer ce qui semble tenir en équilibre depuis tant d'années. J'attire votre attention sur la répétition. Vous êtes un acteur et vous répétez, c'est normal, c'est votre métier. Vous répétez. Et dans la vie vous répétez aussi, vous comprenez ?

Neuf heures quarante, il est temps d'y aller. Je quitte mon passé pour m'engager rue de l'Odéon. Je m'arrête au passage devant la librairie théâtrale pour me donner de la contenance, sur ma droite la carcasse imposante du théâtre et le ridicule du drapeau tricolore sur le fronton du bâtiment. Une rétrospective sur le Théâtre du Soleil trône parmi divers ouvrages. Mon cœur bat la chamade quand je vois la photo d'Ariane Mnouchkine. La voir elle, en noir et blanc dans la librairie à côté du livre de mon amie Diane Burgues, *Ma santé par les planches*, c'est un bon signe, non ? Je suis resté cinq ans et demi comme acteur au Théâtre du Soleil. Je fanfaronnais lorsqu'on me demandait : mais pourquoi es-tu parti ?

— Libéré pour bonne conduite !

Cet humour de comique troupier m'agace aujourd'hui. Je me lasse de mes petites facéties, de mes traits d'esprit destinés à séduire quiconque se présente dans mon champ de vision. Quand vais-je cesser de courtoiser la facilité ? Quand vais-je grandir et m'élever enfin – *comme prévu* ?

J'en étais là à contempler mon corps longiligne se détacher sur la vitre de la librairie, un peu las, un peu mou, mon visage émacié par l'accident semblant me prédire un nouveau cap, une mission, du mouvement en tout cas, quand Alexia fit son apparition, son reflet à côté du mien. Je ne l'avais pas vue depuis l'accident. Ce fut comme une onde de choc. Alexia est assez grande et ce qui retient immédiatement l'attention, ce sont ses pommettes saillantes et ses yeux verts à peine bridés ; elle a des origines malgaches par son père et normandes par sa mère, comme elle me le confiera plus tard. Des lèvres pulpeuses légèrement maquillées, des cheveux châtain clair mi longs, très fins, finissent un visage qui semble hésiter entre la Suède et l'Afrique. Ses longues jambes dans son jean noir moulant vous perdent tant elles promettent du sexe et puis du sexe – *il faut arrêter de projeter des scènes de cul avec les bombasses, il faut vraiment arrêter.*

Je lui fais face et je la salue d'un sourire enfantin.

— Oh salut ça va ? lance-t-elle le ton faussement enjoué, avec un sourire crispé.

Départ moyen, comme on dit en japonais. Ce que je redoutais depuis plus d'une semaine gît devant moi : un mélange de compassion, de malaise dû à mon accident, à mon absence des répétitions. Je suis coupable. Et comment se comporter en public avec un coupable ? Comment ne pas l'accabler d'un regard, d'un geste qui trahit votre pensée profonde ? On est

empêtré dans des politesses qui se mordent la queue. C'est une attitude typiquement occidentale ; ne pas prendre la personne dans ses bras en chialant toutes les larmes de son corps et lui dire – Je t'aime, je t'aime mon héros mon voyou, tu es revenu, tu es là ! Au théâtre du Soleil j'avais un ami iranien, Reiza – danseur et acteur de talent, qui avait fui Khomeiny et sa répression, son père était colonel dans l'armée du Shah – m'embrassait pour un oui pour un non, pour me demander l'heure ou le beurre salé sur la table du foyer, et me serrait fort dans ses bras puissants en hurlant de joie ou de douleur. C'était excessif, hystérique peut-être, mais depuis ma rencontre avec lui, j'avais l'étreinte « orientale ». Moi, Antoine Lepage, un homme aux allures « proustiennes », je m'étais converti à l'expression des sentiments, à leur démonstration excessive.

Et là quoi ? — *Salut ça va ?*

Alexia m'interrompait dans mon simulacre de préparation alors que je cherchais en moi-même quel masque porter pour entrer dans l'arène. Comment lui en vouloir ? Elle agissait comme on le fait avec les grands brûlés. Mal à l'aise, on fait semblant de s'affairer ailleurs, absorbé dans la contemplation d'une grue sur le chantier qui surplombe la chambre d'hôpital, puis le regard se pose inmanquablement sur les compresses et les chairs meurtries.

Alors non, il ne faut pas en vouloir à Alexia. Pas ici, pas aujourd'hui. Plus tard, oui, bien sûr.